



## IDÉES « Les coureurs du Tour “dopés” ? Mais qui ne l’est pas, dans notre monde ultra-performant ! »

PAR CHRISTIAN LABORDE

Je resterai toujours l’enfant que je fus : celui de la toile cirée, des verres Duralex et du col du Tourmalet. La toile cirée a déserté la table des cuisines dans lesquelles mijotait le bœuf bourguignon chanté par Olivia Ruiz dans *Je traîne les pieds*. Les verres Duralex, on les dénichera bientôt dans les salles des ventes, les usines qui les fabriquent, à Rive-de-Gier et à La Chapelle-Saint-Mesmin, ayant du plomb dans l’aile. Ne demeure, de cette enfance à l’abri des fureurs, que le col du Tourmalet, avec sa route cambrée comme les reins de Naomi Campbell, ses roches les plus hautes tantôt plantées dans la baudruche brûlante du ciel, tantôt vissées comme des mains courantes au plafond des brumes.

Le col du Tourmalet, les Pyrénées sont toujours là, fidèles au poste, prêts à faire le boulot que Dieu leur confie depuis 1910 : séparer, non pas la France de l’Espagne, mais les grimpeurs des non-grimpeurs. Et voici qu’un quarteron de chroniqueurs prompts à requérir, une escouade d’experts fébriles cherchant la vérité dans les flacons d’urine des champions, nous somment de ne plus applaudir les Géants de la route, pis, de les huer parce qu’ils seraient « dopés ». En les encourageant nous encouragerions des pratiques condamnables. Nous devrions rester chez nous, à méditer les éditoriaux des prêchailleurs qui pullulent, au lieu de nous agglutiner dans les lacets de l’Alpe-d’Huez à attendre le passage d’un nouveau Marco Pantani.

Une question : qui sommes-nous aux yeux de ces donneurs de leçons ? Dans des journaux qui réclamaient, en 1998, au moment de l’affaire Festina, l’arrêt immédiat du Tour, ils écrivent que nous serions « la plèbe des bas-côtés et des tables de camping ». Il faut être plouc, il est vrai, plouc de chez plouc, pour prendre un jour de congé, sa glacière et le volant, s’installer dans la portion la plus dure d’un col des Alpes, et expliquer à son marmot et sa marmotte que Lance Armstrong va démarrer là. Et Lance attaque là ! Et la joie qui, pour ces austères prédicateurs, est un péché mortel, débarque, énorme ! Et le marmot et la marmotte, coiffés d’une casquette US Postal, sifflent des canettes de Coca. Nous ne sommes ni plus ni moins qu’un aspect de la France, un des visages de « ce cher et vieux pays ». C’est exactement ce qu’ils nous reprochent.

Les coureurs du Tour seraient « dopés ». Mais qui ne l’est pas dans un monde qui se veut ultra-performant et interdit tout entracte ? Les vérificateurs d’urine, les talibans du pipi voudraient qu’existât, à côté de notre société où même les candidats au bac vident l’armoire à pharmacie, une société transparente et pure, absolument vertueuse et donc inhumaine : la société du sport. Or les champions ne sont pas des parangons de vertu : ils sont simplement des héros, des êtres de chair et de sang, d’or et de boue, c’est-à-dire, si j’en crois les Grecs, des humains immortels, des dieux mortels, bref, des mecs qui transforment l’ici-bas en ici-haut.

Que dit la vie ordinaire, la vie commune au futur héros du Tour, que lui dit-elle quand il a à peine 14 ans ? Elle lui dit : « Tu seras maçon, mon fils. » Et lui, il dit : « Non ! Je ne serai pas maçon. Je serai champion ! » Et quand il revêt le maillot jaune, il devient la fierté de tous les maçons, de nous tous qui, chaque jour, nous retrouvons sans gloire au pied du mur.

Tel est le lien étroit, vital, qui nous unit aux champions du Tour de France, à ces hommes dont on bafoue l’honneur, desquels on exige des aveux, de préférence devant les caméras. Avouez, Jan Ullrich, avouez ! Mais, avouer quoi, et à qui ? On avoue généralement une faute. Felice Gimondi, vainqueur du Tour 1965, déclarait il y a peu à des micros qu’il tenait à distance : « J’ai roulé, j’ai démarré, j’ai souffert, j’ai gagné, et je ne me sens pas coupable. »

Gino Bartali, René Vietto, Bernard Hinault, Luis Ocaña sont des héros. Je revois la cuisine de la maison d’Aureilhan, la table, mon père en marcel avec, dans une main, le verre Duralex et, dans l’autre, la bouteille de vin. Et mon père parle : « Charly Gaul, il partait, il s’envolait dans les cols, sous la pluie : on l’appelait l’Ange de la montagne. » J’ai 5 ans, j’écoute mon père, émerveillé. Il existe les anges dont parle monsieur le curé, le dimanche, à l’église. Ils habitent au paradis. Mais il existe aussi un ange qui vit parmi nous, qui hante les cols : c’est Gaul. Quelle nouvelle : réjouissons-nous ! Toute la sainte journée, à la chaîne, dans nos bureaux, au téléphone, devant nos écrans,

durant nos séminaires, nous sommes si lourds, nous pesons des tonnes, et nos épaules qui sont « les pôles des ailes disparues » s’affaissent. Chaque fois que Charly Gaul, que Federico Bahamontes démarrent, nos ailes repoussent, et nous volons enfin, débarrassés de nos laisses, de nos emplois du temps, de nos agendas.

Maintenant mon père parle d’Anquetil. Il dit : « Il est beau sur le vélo, Anquetil : une caravelle. » Il dit : « Il écrase le chrono. » Quelle nouvelle : réjouissons-nous ! Un homme en plein effort, parfaitement en ligne, sur une machine appelée « Petite Reine », dicte sa loi aux trotteuses, nous fait croire à une victoire sur le Temps.

Nous devons tant aux héros du Tour de France ! Nous ne ferons jamais nôtres l’ingratitude et la vulgarité de ceux qui les accablent et se flattent d’avoir fouillé en juillet les poubelles de l’hôtel où descendait Lance Armstrong avec l’espoir de trouver quelque emballage de produits douteux. Nous n’oublierons jamais que ce Texan rescapé du cancer a fait aimer aux gens du Nouveau Monde les vieux et rugueux lacets du col du Tourmalet.

**CHRISTIAN LABORDE, poète, romancier, pamphlétaire et chanteur des « Géants de la route », publie le DICTIONNAIRE AMOUREUX DU TOUR DE FRANCE, aux éditions Plon (425 p., 23 €).**